

La Bataille de Patrick Rambaud: l'Histoire à la limite du roman

Randa GOMAA
Faculté des Lettres
Université d'Ain Chams

Problématique

Les romans de guerre entre 1990 et 2008 portent plus particulièrement sur les deux Grandes Guerres. Citons, entre autres, *A l'Est rien de nouveau* d'Eric-Maria Remarque, lgf, 1990, *Le feu carnet de guerre* d'Henri Barbusse, lgf, 1991, *Ceux de quatorze* de Maurice Genevois, Omnibus, 1998, *La chambre des officiers* de Marc Dugain, Pocket, 1999, *Cris* de Laurent Gaudé, Actes du Sud, 2001, *Les Bleuets de Picardie* de Pierre Miquel, Fayard, 2005 ; qui portent tous sur la guerre de 14-18.¹

La Croisade des Innocents de Jean-Jacques Antier, Presses de la cité, 1996, *La Ronde de la nuit* de Patrick Modiano, Gallimard, 2002, *Joyeux Noël* de Christian Carion, Perrin, 2005, *La Rose de Stalingrad* de Jean-Claude Hallé, Flammarion, 2005, *Les Revenants* de Pierre Daix, Fayard, 2008 ; racontent la guerre de 1939-1945.²

A cette même époque – de 1990 à 2008 – la liste des romans sur fond de guerres napoléoniennes s'écourte sensiblement. Citons *Les trois amours de Napoléon* de Janine Boissard, Pocket, 1990, *Les Sabots de la liberté* de Michelle-Clément Mainard, Le Livre de Poche, 1994, *Valette, Grenadier d'Egypte* de Michel Peyramaure, Robert Laffont, 1999, *L'Expédition* de Claude-Ribbe, *Clisson et Eugénie* de Napoléon Bonaparte (c'est le nom du romancier !), Fayard, 2007.³

Quant aux romans des guerres proprement napoléoniennes, c'est-à-dire ceux qui mettent en scène les Campagnes de Bonaparte de bout en bout du récit, ils comptent très peu dans la production romanesque française de ces vingt dernières années.

L'écrivain français Max Gallo écrit l'épopée de Napoléon en quatre tomes *Le Chant du départ*, tome I, *Le Soleil d'Austerlitz*, tome

1) recherche.livre.fnac.com/n372/Roman-et-Nouvelle/Romans-de-guerre/premiere-guerre-mondiale

2) recherche.livre.fnac.com/n372/Roman-et-Nouvelle/Romans-de-guerre/deuxieme-guerre-mondiale

3) [cgi.ebay/fr](http://cgi.ebay.fr)

II chez Pocket en 1998, *L'Empereur des rois*, tome III et *L'Immortel de Sainte-Hélène*, tome IV chez le même éditeur en 1999.¹

Patrick Rambaud, lui, publia *La Bataille* en 1997, *Il neigeait* en 2000 et *L'Absent* en 2002 chez Grasset, une trilogie sur les Campagnes de Napoléon.²

Outre ces sept romans, l'horizon des fictions romanesques entre 1990 et 2008 portant sur les guerres napoléoniennes ne laisse pas voir des titres révélateurs. La rareté des romans sur les Campagnes de Bonaparte a donc décidé de notre choix de *La Bataille*.

Par ailleurs, l'aspect scientifique du récit nous a amenée à en faire l'objet d'étude d'un roman de guerre qui tient plutôt du document historique que de la fiction romanesque. Ainsi, c'est dans un contexte de réévaluation des rapports entre histoire et fiction et à l'aide des travaux des théoriciens du roman historique, que nous nous proposons d'effectuer cette étude : il s'agira de déterminer la manière selon laquelle histoire et fiction se croisent, s'opposent et se complètent dans ce roman. Trois thèmes seront dès lors abordés :

- a) Les personnages du roman historique.
- b) Le document.
- c) La topologie d'un champ de bataille.

Une troisième raison du choix de *La Bataille* de Rambaud : ce roman fut couronné en 1997 par deux Prix, le Prix Goncourt, fondé en 1903 et le Grand Prix du roman de l'Académie Française créé en 1918.

Ce double couronnement aurait été l'un des critères importants du choix de Rambaud comme nouveau juré du Goncourt en 2008. Le jury avait mis en avant l'esprit ironique de l'écrivain, l'ingéniosité de ses pastiches et surtout parce qu'il écrivait d'excellents romans historiques et était traduit dans plusieurs pays.³

En écrivant *La Bataille*, Rambaud avait voulu réaliser un projet auquel Balzac tenait fort scrupuleusement : tirer un roman de la bataille d'Essling pour les *Scènes de la vie militaire* dans *La Comédie Humaine*.

« *La Bataille*, je le dois à Balzac, déclare-t-il dans un entretien publié dans le magazine "Lire". Il répétait sans arrêt qu'il allait faire un livre sur la bataille d'Essling, mais il n'a

1) www.amazon.fr/Cesar-Imperator-Max-Gallo

2) http://fr.wikipedia.org/wiki/Patrick_Rambaud

3) www.lefigaro.fr/rambaud-et-ben-jelloun-nouveaux-visages-du-goncourt.php

jamais écrit qu'une demi-ligne au dos du manuscrit du Médecin de Campagne. Mon idée était de faire le truc de Balzac. Et puis, une fois que j'ai commencé à creuser, à fouiller, j'ai eu envie de rester dans cette époque. »¹

Balzac, lui, était allé plus loin. Il avait été visiter le site d'Essling et de Wagram, une dizaine d'années après la bataille. Aussi avait-il écrit une lettre à Nathan le 6 août 1823 lui racontant son séjour en Autriche.

« La conscience avec laquelle je prépare les Scènes de la Vie Militaire, écrit-il, me conduit sur tous les champs de bataille arrosés par le sang de la France et celui de l'étranger ; j'ai donc voulu visiter la plaine de Wagram. En arrivant sur les bords du Danube, en face de la Lobau, " là, me dit le paysan qui nous servait de guide, dorment les cuirassiers de la Garde Impériale ; ce que vous voyez, c'est leurs tombes !" [...] Le curé de Gross-Aspern nous conduisit dans ce fameux cimetière où Français et Autrichiens se battirent ayant du sang jusqu'à mi-jambe, avec un courage et une persistance également glorieuse de part et d'autre. »²

Essling dans l'histoire

L'histoire nous raconte que le 9 avril 1809, l'Angleterre, l'Autriche et l'Espagne se coalisent contre la France. Les Autrichiens passent l'Inn et occupent Munich. Bonaparte accourt en Bavière pour défendre ses alliés, scie l'armée autrichienne en deux et entre dans Vienne le 13 mai. L'ennemi, en retraite vers la Bohême, avait traversé le Danube, laissé la rive droite à l'Empereur, et avait pris la direction de Wagram, village situé aux portes de Vienne.

En aval de la ville, le Danube parsemé d'îlots se divise en plusieurs bras. L'un de ceux-ci enveloppe une île assez vaste mesurant 6 kilomètres sur quatre. C'est l'île de Lobau. Les Autrichiens, qui avaient massé 150000 hommes sur la rive gauche, avaient négligé d'occuper l'île. Aussi Napoléon – défendant Vienne – choisit-il cet emplacement pour franchir le fleuve et attaquer l'archiduc Charles.

1) www.lire.fr/entretien (septembre 2003)

2) thyme.unichicago.edu/cgi-bin/newphilo/Balzac/getobject

Le 18 mai, la division Molitor, forte de 5000 hommes, franchit le grand bras liant la rive droite du Danube à l'île Lobau, chasse les quelques troupes autrichiennes et se met à la construction de deux ponts qui permettront à l'armée française de gagner la Lobau en traversant le grand bras, ensuite de passer sur la rive gauche du fleuve où à mille mètres du Danube se situent les deux villages, Aspern et Essling, occupés par l'ennemi.

Masséna commande l'aile gauche vers Aspern, Lannes, l'aile droite vers Essling. 90000 Autrichiens s'étaient élancés – à l'aube du 21 mai – à la rencontre des Français qui débouchèrent dans la plaine par le petit pont. Ce fut un véritable carnage. Cinq fois les villages étaient pris et repris. L'empereur n'avait pas pu crever le centre ennemi – selon sa tactique habituelle – et se rabattre sur les deux ailes. La boucherie dura jusqu'à la nuit.

Au matin du 22 mai, 34000 soldats français seulement s'opposaient aux 90000 Autrichiens. Cependant, les forces ennemies semblaient vouloir abandonner la lutte et se replièrent, en canonnant, vers Wagram. Croyant la bataille déjà perdue, l'archiduc Charles était fort stupéfait de voir l'assaut français se ralentir, puis s'arrêter. En effet, les deux ponts établis par les Français avaient été endommagés par l'ennemi : de gros bateaux chargés de pierres et de troncs d'arbres mis à l'eau en amont et emportés par le courant extrêmement violent du Danube, avaient détruit les deux ponts. Le manque de munitions obligea ainsi les Français à se retirer vers la Lobau.

Durant la retraite et tandis que Lannes recevant l'ordre de contenir la poussée ennemie et de s'arrêter provisoirement devant le fossé reliant Aspern à Essling, les Autrichiens s'abattent avec furie sur l'armée française. La rive gauche du Danube sera ainsi jonchée par les cadavres de 16000 soldats français et ceux de 27000 Autrichiens.

Pour Bonaparte, Essling fut un échec militaire personnel et une défaite provisoire puisque le combat sera repris six semaines plus tard à Wagram. Pour les Autrichiens, c'était la victoire d'Aspern.¹

La double figure du romancier

Ces deux journées de boucherie, Patrick Rambaud les ressuscita admirablement dans *La Bataille*.

1) André Castelot, *Napoléon Bonaparte*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1984.

En effet, le roman "copie" presque les événements du 21 et 22 mai ; seuls quelques rares épisodes en filigrane appartiennent à la fiction.

« Dans un premier temps, écrit Rimbaud dans les notes historiques du roman, j'ai consulté les historiens pour situer la bataille et ses enjeux. J'ai vite remarqué que les spécialistes manquaient d'objectivité [...] J'ai donc cherché les témoins. Ceux-là, Balzac les avait sous la main, pour la plupart ils vivaient encore et pouvaient raconter. Heureusement, ils ont laissé des Mémoires et des souvenirs écrits. »¹

Cette formule de Rimbaud dessine l'image d'un esthète soucieux de précision historique, de conformité scrupuleuse au réel, car même les spécialistes le laissaient incrédule. Ils étaient tendancieux et donnaient un portrait souvent métamorphosé de la vérité. Aussi avait-il été chercher des témoins plus crédibles, capables d'enregistrer le vrai, le réel, le véridique, ce qui fut réellement, "j'ai inventé le moins possible", avouait-il dans sa *Bataille*. Pour lui, le roman historique c'est la mise en scène de faits réels, l'imaginaire en second lieu.

En cette occurrence, *La Bataille* serait un roman controversé en ce sens qu'il remet en question certains concepts comme le dosage équilibré de la fiction et du réel, la sublimation du "Vrai" par "l'Art", la collusion clandestine ou affichée entre eux.

Erudition et fiction se disputent ainsi les intérêts de Rimbaud qui en écrivant *La Bataille*, s'était imposé comme historien professionnel et romancier promoteur de la fiction.

Cette double figure nous renseignerait, sans doute, sur ce qui fonde la disparité de l'histoire et du roman : leur mode de narration et de réception. Car tandis que l'écrivain proclamerait la véracité de son récit, l'historien s'attribue la transparence d'un "scribe" qui enregistre le réel et croit aux faits.

De son côté, le lecteur exige la vérification historique mais sait bien également qu'il doit faire la part du faux et du fantôme.

Cette dualité caractéristique aussi bien de la forme du roman historique que de l'esthétique de sa réception, est reconnue par les théoriciens du genre. Résumer les définitions de celui-ci serait fastidieux, voire inutile. Nous ne citerons que l'une des plus anciennes – la définition d'Aristote – et celle des plus récentes – de

1) P. Rimbaud, *La Bataille*, Paris, Bernard Grasset, 1997, p. 294.

Claudie Bernard – parce que les vingt siècles qui séparent les deux théoriciens confirment la véracité de la constatation faite par Aristote et qui avait servi de fil directeur au cours des siècles.

Aussi, Aristote qui avait fondé sa théorie de la mimésis dans *Poétique*, avait-il mis l'accent sur cette dualité de l'histoire et des formes artistiques qui imitent les faits réels. Dans son étude de la représentation de la réalité dans les œuvres d'art, il avait donc minutieusement analysé la mise en récit d'événements historiques (guerres, voyages, découvertes...) dans des œuvres de fiction comme l'épopée et la tragédie. Aussi était-il parvenu à la conclusion suivante.

« *La différence entre l'historien et le poète, écrit-il dans Poétique, [...] vient de ce fait que l'un dit ce qui a eu lieu (l'historien), l'autre ce à quoi l'on peut s'attendre (le poète). La poésie dit le général, l'histoire, le particulier.* »¹

Selon Aristote, l'historien copie simplement ce qui fut réellement, alors que le poète crée et transforme la réalité. Si dans les deux cas il s'agit d'imitation – la mimésis – cette imitation par la poésie est douée d'un caractère de généralisation et d'idéalisation ayant pour but de présenter des formes épurées et exemplaires de la condition humaine.

Claudie Bernard reprend cette différence établie par Aristote non plus en termes d'opposition, mais de "tension" que le roman historique vise à localiser par le langage : "ce qui a été" et "ce qui aurait pu être", sont les deux modes spécifiques d'un non-être qui ne peut exister que par le langage.

Aussi la définition de base que Bernard donne du roman historique repose-t-elle sur ce qu'il appelle "l'histoire-discours" qui serait un discours présent sur "l'histoire- événements", c'est-à-dire les faits passés, inaccessibles, ne pouvant même exister que par ce discours.

« *Le roman historique, écrit-il, a pour fonction la représentation fictionnelle du passé effectif. Il met en jeu l'Histoire en deux sens : "l'histoire-événements" ou histoire-temps et "l'histoire-discours" ou historiographie.* »²

1) Aristote, *Poétique*, Paris, Le Livre de Poche, 1990, pp. 116-117. Traduction de Michel Magnien.

2) Claudie Bernard, *Le Passé recomposé, le roman historique français du XIXe Siècle*, Paris, Hachette, 1996, pp. 7-8.

De ce fait, le roman historique transposerait largement le discours pour représenter, conserver et élucider les événements d'autrefois. Car l'histoire qu'il met en jeu est déjà, en grande partie, langage. A son tour, le roman historique "citera" ce langage informé – en abyme – par d'autres écritures antérieures. Ce réseau inextricable de référents mettrait, dès lors, en œuvre deux systèmes : celui de l'historien et celui du romancier.

Car tandis que l'historien citerait consciencieusement ses sources, le romancier cacherait délibérément les siennes ; sans aucun remords, sans le moindre sentiment de culpabilité parce que sa tâche est -selon lui- plus difficile.

Mettre en texte l'histoire, dépasserait chez lui les limites de la citation et ignorerait le mépris du plagiat dont l'accuseraient quelques-uns et deviendrait alors l'exhibition d'un prestige : la parole littéraire.

I - Les personnages du roman historique

Le roman historique ressuscite des êtres disparus et leur donne d'emblée une vie éphémère.

Dans *La Bataille*, les grandes personnalités historiques ne sont pas maintenues à l'arrière-plan suivant la pratique de plusieurs romanciers, elles passent, au contraire, au premier plan et façonnent les événements.

Les premières lignes du roman campent un Napoléon et un Berthier entrant dans Vienne en 1809. Défileront par la suite généraux et maréchaux de l'armée française : Louis-François Lejeune, André Masséna, Jean-Marie-Pierre-François Dorsenne, Jean Lannes, Charles-Marie Robert de Sainte-Croix, Jean Boudet, Jean-Baptiste de Marbot, Jean-Baptiste Bessières, Oudinot, Molitor, Lasalle, Espagne, Davout, Saint-Hilaire.

Tels, en effet, sont les principaux personnages de *La Bataille* – et en tête Bonaparte – ceux qui dominent l'histoire, surplombent l'univers du récit, jouent les rôles majeurs, tendent à accaparer l'attention du lecteur et se distinguent majestueusement des figures inventées, à l'horizon. " A côté des maréchaux et de l'Empereur, écrit Rambaud dans *La Bataille*, j'ai dû placer des personnages imaginaires ; ces derniers participent au rythme et aident à la reconstitution. " (sic) (p.294)

Ces personnalités mondiales sont ainsi présentées dans leur attitude historique : sur leurs chevaux, en plein champ de bataille,

brandissant des épées, dirigeant les troupes, massacrant l'ennemi... Mais elles sont également présentées de profil peu officiel, voire intimiste. Car le bon roman historique doit corriger l'éclat aveuglant de ces figures longtemps tenues dans la lumière par l'histoire et semble être mieux protégé contre la tentation de déifier les célébrités.

Aussi le plus grand souci de *La Bataille* fut-il de représenter des individus historiques pleinement constitués ayant réellement existé, reconnus d'emblée par le lecteur et dotés ainsi de ce que Paul Ricœur appelle "l'identité narrative", entendue en termes d'assignation à un individu ou à une communauté d'une identité spécifique.¹

Cette identité se caractériserait, au premier abord, par un nom propre. Qui fait telle ou telle action ? Répondre à cette question, c'est raconter l'histoire de la vie de l'agent ou de l'auteur désigné par le récit. C'est donc en racontant, c'est-à-dire par le secours de la narration, que le problème de l'identité personnelle se trouve résolu, " l'identité du qui n'est donc elle-même qu'une identité narrative ", insiste Ricœur.

Ainsi, en commençant par nommer Bonaparte et ses maréchaux, *La Bataille* pose des sujets identiques à eux-mêmes dans la diversité de leurs états et fonde dès lors le principe d'une identité à la fois historique et narrative stables, figurées dans un temps réel imperméable aux fantasmes imaginatifs de la fiction.

Cette identité narrative s'applique non seulement aux individus mais aussi à la communauté. Car le récit par lequel ils se constituent devient pour eux leur histoire effective. Dans cette optique, l'armée napoléonienne, les troupes, les soldats français, les soldats autrichiens et les Viennois de cet épisode du 21 et 22 mai 1809 dans *La Bataille* répondraient bien aux descriptions, explications et légendes de l'historiographie.

Cette relation mimétique entre histoire et fiction se définirait par l'identité narrative de l'individu et de la communauté. Cependant cette identité, loin d'être immuable, est toujours sujette à des explications, corrections et rectifications sans fin d'un récit antérieur (documents historiques et autres) par un récit ultérieur (romans, poèmes, pièces de théâtre...)

Rimbaud était, en fait, conscient de l'hétérogénéité des réponses apportées par l'histoire aux apories de la représentation des personnalités historiques aussi bien que des événements réels du

1) Paul Ricœur, *Temps et Récit III, le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p. 352 sq.

passé. Il avait découvert en effet "que les choses ne se sont pas du tout passées comme on le croyait, avait-t-il déclaré. Les images qu'on a en tête ne correspondent pas à la réalité. C'est pourquoi il faut chercher des témoins." (Entretien, *Lire*, op.cit., p.2)

En cherchant des témoins – rappelons qu'il se méfiait des spécialistes – le romancier voulait rendre ainsi la vérité de ce qui fut réellement, voir l'envers, le caché, corriger des images stéréotypées, tenues longtemps pour vraies ou mythifiées, réaliser enfin le rêve de Balzac qui entamait sans cesse une polémique avec les historiens, en confrère compétent, par des documents d'époque.

Les Mémoires des témoins d'Essling, les contemporains, mémorialistes, amis de Napoléon, généraux, soldats, chirurgiens et médecins de l'armée napoléonienne furent des documents précieux pour Rambaud pour restituer, à la fois, la véracité des événements et l'authenticité des personnalités mondiales.

Celles-ci sont introduites dans le roman à un moment de crise : l'entrée de Bonaparte à Vienne est située sur fond de troubles et d'insurrections contre les rois et les armées de l'empereur en Europe. Les royaumes de Hollande, de Naples, de Westphalie, d'Espagne, du Portugal et d'Italie ne sont pas les alliés de Napoléon ; mais des foyers de révolte. Les peuples luttèrent pour leur liberté, traquaient l'envahisseur, le massacraient avec rage.

Le Tsar Alexandre pousse Vienne à s'armer pour avoir auprès de lui un puissant allié qui lui permettra de vaincre le perturbateur de l'Europe. En effet, l'Autriche réarme, passe l'Inn et occupe Munich. Le roi de Bavière, l'allié de Bonaparte, s'enfuit. C'est la guerre : le moment de crise dont parle Lukacs¹, là où le grand héros historique Napoléon et les personnalités historiquement dirigeantes, les généraux et maréchaux de la Grande Armée, apparaissent devant nous pour remplir leur mission historique. Ils sont, en fait, les représentants d'un mouvement important, significatif qui embrasse le peuple français de l'après-révolution de 1789. Napoléon est grand parce que son objectif, son idéologie et sa passion coïncident avec ce grand mouvement historique et en résument les aspects positifs, aussi bien qu'avec les aspirations populaires.

Avant la Révolution française, les guerres d'Europe étaient menées par de petites armées de mercenaires rigoureusement isolées de la population civile. Après la Révolution, la République française fut obligée de créer des armées de masse auxquelles s'incorporait la

1) Georges Lukacs, *Le Roman historique*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1965, traduit par Robert Saille.

population. Il était donc impératif d'exposer clairement aux masses le but de la guerre : le contenu social, les circonstances historiques de la lutte, l'impact de la guerre sur le développement de la nation...

Aussi l'ancienne séparation entre l'armée et le peuple fut-elle détruite et la vie intérieure d'un pays se lia désormais à l'armée moderne de masse, constituée par les millions de gens qui commencent à jouer un rôle qualitativement nouveau leur procurant un extraordinaire élargissement de l'horizon et une très riche expérience.

Dans *La Bataille*, cet état d'esprit de l'armée française et par elle celui du peuple français se trouve exprimé par les épisodes d'Essling. Le grand art de Rambaud réside dans la représentation rigoureuse des faits militaires, des troupes françaises et des troupes ennemies, de la topographie des champs de bataille en raison de leur importance et signification particulières pour l'évolution humaine des personnages principaux et la démonstration artistique de la réalité historique.

Aussi dans la "Première journée" (titre du chapitre III de *La Bataille*) d'Essling, dans la plaine d'Aspern à l'aurore, Napoléon entouré de ses généraux, officiers, ordonnances, écuyers, tous immobiles sur leurs chevaux, imaginait-t-il la bataille dans les moissons, entendait le canon, les cris et le fracas qui terrifiait l'Europe.

« Une grande réputation, pensait-il, c'est un grand bruit. Plus on en fait, plus loin il porte. Les lois, les institutions, les monuments, les nations, les hommes, tout disparaît, mais le bruit continue à résonner au long des siècles. » (p.88)

Ce point de vue de Napoléon qui filtre les événements du 21 mai, traduit assurément les rêveries d'héroïsme qui obsèdent et hantent l'empereur. En vérité, Bonaparte a tout fait pour atteindre ce qu'il considérait comme sa mission : la grandeur et la gloire de l'Empire. Il avait toujours privilégié ses sujets au détriment des étrangers, compatissait avec ses soldats et se souciait tant du bien-être du peuple français. Cela lui conférait la légitimité à laquelle il aspirait en raison de son origine italienne.

Aussi durant le Consulat avait-il œuvré si ardemment à la réconciliation de la nation, à la réalisation des aspirations de la Révolution et à l'achèvement des travaux entrepris par celle-ci. Ses guerres étaient pour protéger et agrandir la France, ses victoires, pour un retour à l'ordre et à l'autorité. L'empereur n'avait pas, en

effet, construit dans les pays conquis des Etats-nations, mais de petits ou moyens Etats pour contrebalancer les puissances prussienne et autrichienne et dresser une barrière contre la Russie.

Son aura, il la doit aussi à sa jeunesse, son énergie, ses exploits militaires, son génie, son impétueuse volonté ; tous orchestrés par la cartographie, la presse, la peinture, la littérature et l'architecture de l'époque mais aussi celles des époques ultérieures jusqu'à nos jours.

Le bicentenaire du Consulat et de l'Empire fut célébré en 2004 par une messe aux Invalides à la mémoire de l'Empereur Napoléon Ier et des soldats de la Grande Armée morts pour la France. Car la vogue actuelle de Bonaparte reflète le rêve et la nostalgie de la puissance à un moment de désarroi français, né du nationalisme de l'extrême droite qui privilégie un seul peuple – les Français – risquant ainsi de séparer la France des nations civilisées et de la couvrir de honte. Car elle perdrait l'aura des droits et des libertés qui l'avait longtemps parée. Là, Napoléon restera une passion française parce qu'il avait conçu une France ouverte à l'Autre, une Europe franco-française, un nationalisme qui mettrait la France au premier plan et la placerait si haut qu'elle deviendra l'envie des nations.¹

A cette image du Sauveur de la patrie, de l'homme protégé par le ciel, du dieu des armées, s'ajoute une autre plus intimiste celle de l'époux amoureux, du père affectueux et magnanime, du guerrier qui partage son pain avec ses soldats, de l'homme qui aspire à la paix.

Toutefois, parallèlement à la légende napoléonienne, "un contre mythe" – selon Jourdan – s'était imposé vers 1802 : sous le Directoire, la presse accablait de sarcasmes le général de l'armée d'Italie, les caricatures dénonçaient l'ambition personnelle du jeune Corse ; à la scène imposante du sacre immortalisée par David, des toiles revenaient sans cesse sur la misère de la famille Bonaparte, les pamphlets et libelles marquaient les premières défaites entre 1812-1813, la littérature croquait, enfin, les portraits moraux et physiques de Napoléon en y accentuant la monstruosité du despote et son caractère inhumain.

Mme de Staël ne cessait d'attaquer la tyrannie napoléonienne en faveur des libertés acquises par la Révolution. Mignet, Barni, Quinet, Michelet, Larousse, Lamartine, Hugo et Vigny empruntaient la même voie. Pour eux, Napoléon aurait trahi l'esprit de 1789 au profit d'un despotisme exacerbé ; et le Consulat, c'était déjà l'Empire. Ils incriminaient également l'esprit de conquête, le culte de la force et les atrocités de la guerre.

1) Annie Jourdan, *Mythes et légendes de Napoléon*, Paris, Editions Privat, 2004.

Les historiens républicains et universitaires réfutaient l'image d'un Napoléon révolutionnaire estimant qu'avec la proclamation de l'Empire, la Révolution était déjà assassinée. Pour eux, les erreurs commises par Napoléon étaient multiples : il ne sut innover en matière de stratégies et techniques militaires, fit l'erreur de vouloir rallier l'aristocratie au lieu de rester au centre gauche, n'a rien compris de l'immense révolution qui s'accomplissait dans les domaines industriel et commercial, n'a pas prévu la formation du prolétariat ouvrier, a accentué le contrôle policier, muselé les libertés et réduit sensiblement la participation politique des Français.

Ce dualisme des portraits, on le retrouve effectivement dans *La Bataille*, mais dans un contexte de guerre.

Ainsi dans la première journée, le dispositif imaginé par Napoléon fut décisif pour le déroulement des événements du 21 mai et brosse les traits d'un stratège de génie.

" Il s'agissait d'opposer à l'ennemi une ligne continue d'un village à l'autre. Masséna tiendra Aspern avec Molitor, Legrand et Carra-Saint-Cyr. Lannes occupera Essling avec les divisions Boudet et Saint-Hilaire. Entre les villages, il faut barrer le terrain dégarni : les cuirassiers d'Espagne et la cavalerie légère de Lasalle s'y déploieront sous le commandement de Bessières." (p.92)

Dans une autre situation, lorsque le grand pont qui relie la rive droite du Danube à l'île Lobau – où campe l'armée française – fut détruit par les Autrichiens, privant l'armée de munitions et handicapant l'arrivée de l'armée de Davout de Vienne, Napoléon éclate de colère en vociférant les plus méchantes injures, qualifiant ses généraux et maréchaux de "pots de m...", d' "incapacci", de "massa di cretini" (pp. 105-106) (Rambaud faisait souvent parler Bonaparte en italien).

Mais lorsque Lannes fut mortellement blessé dans la deuxième journée, Napoléon accourut vers lui, le prit dans ses bras, le rassura avec les plus tendres paroles. Il lui rendait visite tous les jours avec Berthier et à sa mort, il le pleura comme il ne l'a jamais fait. (p.239)

Quant aux maréchaux et généraux qui sont tous autant les héros de *La Bataille*, ils sont croqués sous leurs différentes facettes. Dans un contexte de guerre, ils sont les militaires, chefs et guerriers téméraires, autoritaires et volontaires. Cependant, le récit ne néglige pas le côté intimiste et humain de ces soldats féroces et courageux.

Dans la première journée, le général Molitor rameutait ses voltigeurs épuisés et déchiquetés, les aligna dans des semblants de rangs, " brandit le drapeau, marchait bravement dans la grande rue

d'Essling à l'extrémité de laquelle l'infanterie du baron Hiller venait de s'engager." (p. 128)

Le maréchal Bessières, toujours dans la Ière journée, dans le village d'Essling, "à pied, sans chapeau, une manche déchirée, paraît les coups avec deux épées qu'il croisait au dessus de sa tête." (p. 141)

Masséna et Lejeune défendaient l'église et le cimetière qui abritaient les voltigeurs français, le village étant assiégé par les Autrichiens. Les deux hommes lancèrent une carriole enflammée contre le canon de l'Archiduc Charles qui se disloqua. Des tonnelets de poudre ouverts explosent et tout vola en éclats. Les maisons s'embrasèrent, les membres sont arrachés, Masséna et Lejeune au milieu des grenadiers se battaient au corps à corps, massacrant l'ennemi. (p.148)

Le général Espagne, héros d'Hohenlinden qui avait ouvert la route de Vienne, dirigeait l'opération du 21 mai où il chargeait à la tête de ses cavaliers pour entamer le centre autrichien, le tronçonner, le séparer de ses ailes, soulager les deux villages d'Aspern et d'Essling en feu et s'emparer des canons. Tandis qu'il se battait au milieu de ses soldats, il reçoit une balle de mitraille en pleine poitrine qui traverse la cuirasse et trouva immédiatement la mort. (pp. 151-152)

Lannes et Saint-Hilaire, à la tête de leur armée dans la journée du 22, donnaient l'exemple à leurs hommes en les entraînant, les poussant plus avant. " Ensemble, ils se démenaient, effrayaient, enflammaient leurs soldats à tel point que les ennemis commençaient à s'affoler. Ils redoublaient de rage meurtrière, prenaient des risques énormes, tuaient, restaient indemnes, paraissaient invulnérables." (pp. 196-197)

En individualisant ainsi ces grandes figures dans leurs actions historiques, Rambaud n'avait pourtant pas négligé de les représenter dans leurs plus petites particularités humaines. Car idéaliser ces personnalités, donnerait une image non seulement factice et stylisée de celles-ci, mais en dessinerait des portraits erronés.

Ainsi, le dimanche 21 mai, alors qu'on attendait le feu des canons autrichiens, Berthier soupirait: il menait un ménage à deux et en éprouvait des tourments. Amoureux fou depuis treize ans d'une Milanaise mariée au marquis Visconti, diplomate âgé et peu soucieux des infidélités de sa belle épouse, Berthier était contraint d'épouser Elisabeth de Bavière pour fonder un semblant de dynastie. Deux semaines après le mariage, le marquis mourut et Berthier ne pouvait plus épouser sa veuve.

Quant au maréchal Bessières, pendant les préparatifs de la Ière journée, il entra dans l'église, resta debout devant le crucifix, fouilla dans sa veste et regarda les médaillons qui représentaient "ses chéries" ; Marie-Jeanne, sa femme pieuse, très douce et Virginie Oreille, dite Letellier, sa maîtresse, une danseuse de l'Opéra. Très jeune dans la Garde de Louis XVI, il avait tenté de protéger la famille royale, " n'avait jamais approuvé la vulgarité de la Révolution ni l'asservissement des prêtres." (p. 95)

Pour le colonel Sainte-Croix, le matin du 22 mai, aux sons des tambours, il croyait apercevoir Achille avec son manteau de loup, son casque orné de défenses de sanglier. Il avait un talent réel pour la gloire, les récits de l'Iliade ayant remué son enfance. " Il avait longtemps voulu égaler Hector, Priam, Achille, imaginé ces luttes à la javeline sous les remparts ocre de Troie, quand les dieux devenaient les complices de ces géants féroces, magnifiques, agiles." (p. 187)

Masséna, lui, prince d'Essling, possédait une science approfondie des armes. Mais on le savait voleur et rancunier. Fils d'un marchand d'huile d'olive, contrebandier quelque temps, il méprisait ceux qu'on nommait "les dadais de Berthier" ; parce qu'il n'était pas né maréchal, ni duc, " comme ces jean-foutre ramassés dans la banque ou chez les aristos, des marquis, des fats qui portaient des pommades et des objets de toilette dans leurs gibernes, les Flahaut, Pourtalès, Colbert, Noailles, Montesquioui, Girardin, Périgord... " (pp. 17-18)

Dorsenne, le général de la Garde impériale, se montrait maniaque quant à la tenue de ses grenadiers et à la sienne. Les femmes le trouvaient beau avec ses cheveux noirs bouclés, son teint pâle et ses traits fins. La Cour connaissait ses amours avec Madame d'Orsay. Périgord qui avait lui aussi de la tournure, ressemblait par certains aspects à Dorsenne. Tous deux portaient avec naturel les bas de soie, les souliers à boucles ou des uniformes extravagants pour attirer l'attention des duchesses. " Tous deux avaient un réel courage mais ils aimaient le montrer ; on prenait leurs postures pour du mépris ; ils agaçaient." (pp. 235-236)

Ainsi, ces grandes figures historiques peuvent vivre totalement comme des êtres humains, mais aussi agir et s'exprimer dans des situations historiques importantes.

Rimbaud avait pu, en effet, refléter la réalité sans rendre romantiquement monumentales ces personnalités ni les rabaisser à un niveau inférieur.¹

Chez lui comme chez les historiens, la mythologie cède le pas devant l'histoire critique. Napoléon, ses généraux et les événements du passé ne sont plus des sujets de haine ou d'admiration, mais des objets d'étude.

Là, le document devient un besoin urgent.

II- Le Document

La notion de document ne peut être envisagée séparément de certains autres connecteurs comme la trace, les archives, le témoignage qui constituent tous la conscience de l'investigation historique.

Or, pour conserver des documents produits par différentes institutions, il faut la mise en archives de ceux-ci. Ces archives forment ainsi le fonds documentaire de ces institutions, c'est-à-dire un dépôt où la notion de trace est implicitement contenue. Dans la notion de document, il faut souligner la fonction d'appui, de garant apporté à une histoire, un récit... Ce rôle de garant est la preuve matérielle de la véracité du récit, de l'histoire et des faits.

« La source d'autorité du document, dirait Ricœur, en tant qu'instrument de [la] mémoire [collective] c'est la signifiante attachée à la trace. » (Temps et récit III, op.cit., p.175.)

Or, pour l'historien, toute trace laissée par le passé devient un document conservé en fonction de son utilité présumée. Ce document ainsi trouvé, existant sous différentes formes, devient un témoignage de celui qui l'avait laissé en raison de sa finalité comme la commémoration d'événements et d'individus. Car c'est cette dette là à l'égard des morts et des faits passés qui donne à l'histoire toute sa signification.

On le voit, l'écriture historiographique factuelle ou fictionnelle est inévitablement informée par d'autres sources antérieures ou "traces", selon Ricœur et Claudie Bernard, comme les écrits, les monuments et les vestiges.

1) Sur cette idée d'une littérature qui chanterait les exploits et génie des personnalités historiques, cf. "le culte romantique" dans *Mythes et Légendes de Napoléon*, op.cit., p. 80 sq.

Le roman historique apparaîtrait, dès lors, comme un palimpseste où le romancier se garde normalement de mettre en évidence les couches de représentation qui s'y superposent ; parce que le texte primitif compromettrait la crédibilité de son univers représenté.

Les raisons qui poussent l'auteur à effacer les traces de sa documentation sont multiples : la conformité à l'original, à la vérité et à l'authenticité exige de sa part un dépouillement livresque sérieux, épuisant et long ; le lecteur, pour sa part, penserait à traquer l'histoire dans les archives et les bibliothèques pour vérifier l'exactitude des propos du romancier, l'incertitude enfin de ce dernier vis-à-vis de sa documentation qu'il camoufle.

Or, rien de tel chez Rimbaud qui dresse en "notes historiques" finales à sa *Bataille* une liste de documents et d'ouvrages qui ont nourri son roman.

« Voici, par thèmes, écrit-il, la liste des livres qui m'ont servi à ressusciter la bataille d'Essling avec le plus d'exactitude possible. Pour ceux que j'ai consultés au Service historique des armées, Fort de Vincennes, j'indique la cote sous laquelle ils sont disponibles, précédée de la lettre V comme Vincennes. » (La Bataille, p. 295)

A l'instar des historiens, Rimbaud se flatte de ses trouvailles, se fait fort de ses raisonnements, s'attribue les prestiges du chercheur infatigable, cite audacieusement ses sources.

Ses notes, souvent détaillées, sont réparties en six unités :

- 1) Sur la Campagne de 1809 et son déroulement. (pp. 295-296)
- 2) Sur l'armée. (pp. 296-297)
- 3) Sur l'époque et sur Vienne. (pp. 297-298)
- 4) Sur la médecine de guerre. (p. 298)
- 5) Sur Napoléon. (pp. 298-299)
- 6) sur Stendhal. (p. 300)

Il en est ainsi du *Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière fait à la suite de l'armée française pendant la campagne de 1809*,¹

1) http://books.google.com.eg/books?id=HXoYAAAAYAAJ&pg=RA1-PA101&lpg=RA1-PA101&dq=cadet+de+gassicourt-voyage+en+autriche&source=bl&ots=AahjYHxS03&sig=92Uvfgsvx6ofcyMH3umHtaNstMI&hl=en&ei=-HhkS7eKBdqrfAfCxPD0Bw&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=9&ved=0CC

titre assez long d'un livre rare et précieux composé au lendemain de l'Empire par Cadet-Gassicourt, le pharmacien de Napoléon.

Napoléon et l'Autriche, la campagne de 1809 de Tranié et Carmignani, un gros album qui fourmille de détails : photos, tableaux, croquis, portraits et planches d'uniformes qui ont aidé Rambaud à imaginer la bataille, en plus des plans d'opérations au jour le jour qui lui ont évité pas mal d'erreurs sur les mouvements des troupes.

Les *Mémoires* de Marbot, l'un des meilleurs mémorialistes auquel le romancier doit la plupart des indications sur le maréchal Lannes à Essling, sa blessure et sa mort, et sur Sainte-Croix.

Les *Mémoires de Valmy à Wagram* de Louis-François Lejeune, autre témoin d'Essling, officier de liaison de l'état-major, ce qui lui permettait de circuler d'un bout à l'autre du champ de bataille. Les cerfs emportés par le courant du Danube, la sentinelle autrichienne qui lui tire dessus au chapitre VI, sont des faits réels.

Les *Mémoires* de Masséna, témoin irremplaçable lorsqu'il livre la topographie d'un champ de bataille. Grâce à lui, Rambaud a pu parcourir les chemins creux, les bosquets de saules ou d'ormes, a connu l'épaisseur des murs du grenier d'Essling, la disposition des maisons, etc...

Les ouvrages techniques ont été également précieux au romancier pour certifier le vrai anecdotique comme la *Campagne de 1809* de Renemont, *La Guerre napoléonienne* de Camon, *Essling* de Brunon, *Les Cavaliers de Napoléon* de Masson où tous les régiments, uniformes, officiers figurent, *Les Soldats de Napoléon* de Lucas-Dubreton, *Les Cahiers du Capitaine Coignet*, et ses *Souvenirs d'un vieux grognard* sur la Garde impériale, *Journal de marche d'un grenadier* de Pils, *Souvenirs et Campagnes* de Parquin, *Les Femmes et les armées de la Révolution et de l'Empire* de Brice, *Les Maréchaux de Napoléon* de Chardigni...

Quant aux *Mémoires* des médecins de la Grande Armée, elles étaient indispensables à la reconstitution des scènes de boucherie qui durèrent deux jours.

Percy, Larrey, Corvisart et autres jouèrent leur rôle dans le roman comme dans la réalité. Ainsi du *Journal de campagne* de Percy,

oQ6AEwCA#v=onepage&q=&f=false (le texte est intégralement disponible en ligne sous ce site)

Référence imprimée : Cadet de Gassicourt, *Voyage en Autriche*, Paris, l'Huilier, 1818.

Mémoires de chirurgie militaire de Larrey, *Souvenirs d'un médecin de la grande armée* de Ross, *Napoléon et les médecins*, périodique où Rambaud trouva la potion que fabriquait le docteur Corvisart pour soigner l'eczéma de l'empereur.

Parmi les quinze ouvrages sur Napoléon, citons celui du valet de chambre de Bonaparte, Constant, *Mémoires intimes de Napoléon*. Constant décrit minutieusement Schönbrunn, château dans la banlieue de Vienne qui servait de résidence à l'empereur et où plusieurs scènes de *La Bataille* se passent.

Les études bien ficelées, par thèmes, avec des témoignages d'époque de Godechot *Napoléon*, où est racontée l'histoire de Friedrich Staps et son interrogatoire complet consigné par le général Rapp. Le romancier avait retenu ce personnage parce qu'il figure l'opposition à l'empire. Bonaparte aurait conservé le couteau de cuisine avec lequel Staps voulait le tuer.

Tel fut Napoléon de Jean Savant, un texte qui donne une multitude d'illustrations, de tableaux et de portraits, dessine une image négative de Napoléon et accumule des preuves dans ce sens. Cela a permis à l'auteur d'équilibrer un portrait mythique de l'empereur.

Napoléon et la superstition, anecdotes et curiosités de Mauguin ; et *Napoléon ignoré* de Bertaut où on découvre les talismans, les chevaux, les croyances, les humeurs de Bonaparte. Rambaud aurait emprunté à ces textes les nombreux détails sur la personnalité de l'empereur.

Relativement peu étudié comme objet littéraire et poétique, le document est plus étroitement lié au récit autobiographique.

Le statut du document dans *La Bataille* a un certain rapport avec l'expansion des archives dans la littérature contemporaine ; ces dernières servent souvent de relais entre l'individuel et le collectif, d'intermédiaires entre l'enquête historique et la fiction.

Consacrés à l'écriture de l'histoire, les 55 documents de *La Bataille* participent à mettre en valeur les enjeux historiques et éthiques de la trace pour les remettre en jeu dans une construction romanesque destinée à cerner ce qui échappe à l'histoire.

Soucieux du passé, le roman rambauldien fait partie de ces récits de filiation visant à restituer, reconstruire et rétablir la mémoire de ce qui fut.

En ce sens, *La Bataille* n'est plus cet élan vers l'avenir auquel le roman nous a habitués, mais la quête rétrospective d'un passé. La narration est alors substituée par la mémoire faite d'enquêtes,

d'érudition ; le document tenant à la fois de l'indice, du témoin et du savoir.

En effet, la littérature contemporaine est obsédée par les documents d'archive et le patrimoine devenus d'autant plus nécessaires que la véritable mémoire, elle, vive, toujours actuelle. Car dans le document, le culte de la trace authentique du passé manifeste un désir accru de découvrir ce qui a eu lieu et la possibilité de saisir la signification et l'histoire de ce passé.

Mais l'intérêt de la figure du document dans la littérature et la culture contemporaines vient du fait que s'y condense un souci d'inventivité, de réflexion et de ruse de la part de celui qui s'en sert. Il s'agit de mobiliser le document hors d'une vérité établie une fois pour toutes afin de redécouvrir, reconsidérer et relancer le passé.

Les documents conservés tels quels, où la vérité nue est livrée sans intermédiaire, procurent ainsi l'enchantement et la séduction. Ceux-ci tiennent à un désir irrésistible de renouer avec ce qui fut, ce qui a disparu, ce qui n'est plus, pour résister à l'oubli et aux altérations du temps. Ouvrage original, difficile d'accès, trace brute tenant lieu de mémoire, médiation de l'histoire, source et matériau pour conserver le souvenir, le document arrache aussi le passé à sa quiétude, participe au renouvellement des questions, fait l'objet d'enquêtes et de manipulations, donne finalement lieu à des montages, des récits et des fictions.

En ce sens, et afin de restituer Essling dans un roman, l'entreprise rambauldienne a placé l'histoire dans une perspective de compréhension rationnelle et d'objectivité. Elle voulait produire, d'une part, un récit où la vérité scientifique reste un idéal et un but; et maintenir vivante, d'autre part, la mémoire des événements tragiques du 21 et 22 mai 1809.

Il semble important de rappeler que l'histoire est inscrite dans les monuments, les coutumes, la langue, les œuvres d'art, le patrimoine, les textes et les archives.

Une digression historique pourrait cependant jeter quelques lumières sur le développement du concept de document.¹

Aux XVI^e et XVII^e siècles, l'importance des archives prend un essor considérable. Cela tenait au fait qu'elles avaient une vocation utilitaire et intéressaient le fonctionnement de l'administration ; elles étaient alors appelées les "archives d'administration". Plus tard, au

1) Cf. la thèse de doctorat de Xavier Perrot *De la restitution internationale des biens culturels aux XIX^e et XX^e siècles : vers une autonomie juridique*, intégralement disponible en ligne sous le site :

www.unilim.fr/theses/2005/droit/2005limo0505/perrot_x.pdf

XIXe siècle, le concept d'identité nationale, le développement des études historiques et la naissance du romantisme favorisèrent l'éclosion de la catégorie des "archives historiques" pour les besoins de la recherche historique. Elles avaient par la suite acquis une autonomie et une puissance au titre d'une valeur nouvellement reconnue, la science.

Le XIXe siècle rapprochait, par ailleurs, les documents administratifs et historiques des autres secteurs patrimoniaux comme les tableaux et les œuvres d'art. Car comme eux, ils font l'objet d'une conservation au sein des services constitués à cet effet. Les documents appartiendraient donc à cette catégorie globale des "biens culturels" – selon Perrot – dotés d'une forte valeur historique. Aussi les documents utilisés par Rambaud conservés au Service historique des armées Fort de Vincennes, sont-ils autant de biens culturels instrumentalisés à des fins scientifiques.

Mais quel crédit accorder à ceux-ci ? Pour répondre à cette question, Rambaud s'était visiblement intéressé de très près aux auteurs de ces documents, "il faut chercher des témoins", avait-il toujours insisté. La personnalité, les engagements, la crédibilité et les convictions de l'auteur jouent effectivement un rôle très important dans le choix des documents.

Par exemple, Henri Martin [1810-1883]¹ auteur de l'*Histoire de France populaire*² est un historien d'envergure, professeur à la

1) Tous les noms d'auteurs et les titres d'ouvrages qui suivront successivement figurent dans les notes historiques de *La Bataille*. Nous cherchons à mettre en lumière la compétence de ces auteurs pour justifier les sélections opérées par Rambaud à cet égard.

2) Le Tome V de l'*Histoire de France populaire* est intégralement disponible en ligne sous le site :

http://books.google.com/eg/books?id=NGgPAAAAQAAJ&printsec=frontcover&dq=henri+martin,+histoire+de+france+populaire&source=bl&ots=lquUjRnZDR&sig=aa r5FvoWkJ6apyW0_INXk1YEjgU&hl=en&ei=CndkS-7_GMuojAeRvuToBw&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=4&ved=0CBQQ6AEwAzgU#v=onepage&q=&f=false

Référence imprimée : Henri Martin, *Histoire de France populaire*, Paris, Furne-Jouvet, 1886.

Sorbonne, membre de l'Académie Française en 1778 et de l'Académie des sciences morales et politiques en 1871. Son œuvre – en 16 volumes – lui valut en 1856 le Premier Prix de l'Académie et en 1869 le grand Prix Bisannuel.

De même Charles-Louis de Gassicourt [1769-1821] le premier pharmacien de Bonaparte, auteur du *Voyage en Autriche* (cité plus haut) est le compagnon de Napoléon Ier durant ses campagnes. Toujours fidèle à son empereur, il l'avait sauvé de l'empoisonnement en 1814. Les longues années qu'il avait passées auprès de Bonaparte, sa science, son savoir, son talent littéraire et sa carrière de président de la société de pharmacie en 1818 feraient de lui un témoin irréprochable.

Le général Jean-Jacques Germain Pelet [1777-1858] dont la carrière militaire s'étend de 1799 (sergent au Ier bataillon auxiliaire de la Haute-Garonne) jusqu'à sa mort en 1858, fut un fervent serviteur de l'empereur. Ses *Mémoires de la guerre de 1809*¹ est un témoignage précieux.

Quant à Jean-Roch Coignet [1776-1860] connu sous le nom du capitaine Coignet, il avait participé à toutes les campagnes du Consulat et de l'Empire (16 campagnes et 48 batailles) et termine sa vie militaire comme capitaine de la Garde et officier de la Légion d'Honneur. Ses *Cahiers* restent des plus célèbres sur la Garde Impériale.

Denis Charles Parquin [1786-1845] également capitaine de la Garde, fougueux officier de cavalerie de 1803 à 1814, ses *Souvenirs et Campagnes* comptent parmi les plus vivants et brillants récits de l'épopée impériale.

Le grenadier François Pils dans son *Journal de marche d'un grenadier* offre un témoignage incontestable d'un soldat de la Grande Armée.

1) http://books.google.com.eg/books?id=QKsWAAAAQAAJ&printsec=frontcover&dq=Jean-Jacques+Germain+Pelet,+Memoires+de+la+gerre+de+1809&source=bl&ots=7sXu4lThNs&sig=IJ7Ebx5Ck7bdPoyx_PaNUeFwLQE&hl=en&ei=IoVks7e3A8uojAePvuToBw&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=1&ved=0CAkQ6AEwAA#v=onepage&q=&f=false

Référence imprimée : Jean-Jacques Germain Pelet, *Mémoires sur la guerre de 1809*, Paris, Roret, 1826.

Jean-Michel Chevalier [1780-1845] commença en 1795 ses vingt ans de campagnes souvent auprès de Napoléon. Il rédigeait ses notes quotidiennes qui lui avaient plus tard servi à écrire ses *Souvenirs des guerres napoléoniennes*, fourmillant de détails et d'illustrations.

Trois grands noms de médecins de l'armée : Percy, Larry et Ross. Pour le baron Pierre-François Percy [1754-1825], il fut un témoin au jour le jour des conditions de vie difficiles durant les campagnes militaires de la Grande Armée : horreurs des champs de bataille, souffrances des blessés, misères des habitants des pays dévastés... Son *Journal des Campagnes* est un ouvrage exceptionnel.

De même, le baron Dominique-Jean Larrey [1766-1842] était le père de la médecine d'urgence. Chirurgien en chef de la Grande Armée, il suivait Napoléon dans toutes ses campagnes et fut un précurseur en matière de secours aux blessés sur les champs de bataille grâce à des ambulances chirurgicales mobiles. Ses *Mémoires de chirurgie militaire* sont d'un grand intérêt ; rarissimes en édition originale et devenus rares en réédition.

Quant aux *Souvenirs d'un médecin de la Grande Armée* de Harry Ross-Lewin [1778-1843], ils dessinent les images des champs de bataille avec Bonaparte, ses généraux, ses maréchaux et ses soldats.

Les *Mémoires intimes de Napoléon Ier* par son valet de chambre Louis Constant Wairy [1778-1845] sont indispensables. Constant fut au service de Napoléon et Joséphine de 1800 jusqu'en 1814 ; quatorze ans pendant lesquels Constant vouera à son maître un attachement, une fidélité et une admiration sans limites. Il prenait également soin de noter tous les détails de la vie quotidienne de l'empereur : ses humeurs, ses réactions, ses goûts culinaires et vestimentaires, ses tics, ses défauts, ses amours, ses déceptions...

C'est grâce aux *Mémoires* de Constant que le lecteur peut tirer une vision plus réaliste de la personnalité de Bonaparte.

Enfin, Stendhal [1783-1842] a lui aussi écrit la *Vie de Napoléon*¹. Son témoignage est d'un grand intérêt.

« *C'est l'histoire pour les contemporains témoins des faits, avoue-t-il dans le chapitre Ier de son récit, [...] d'ici 50 ans, il faudra refaire l'histoire de Napoléon tous les ans.* »

1) Le texte est intégralement disponible en ligne sous le site : http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Stendhal_-Vie_de_Napol%C3%A9on.djvu

Référence imprimée : Stendhal, *Vie de Napoléon*, Paris, Payot Poche, 2006.

Mais la biographie de Stendhal demeure l'une des plus attrayantes et des plus utiles pour les générations à venir, malgré certains écarts compréhensibles de la part d'un romancier admirateur de cette époque.

La liste des documents est longue. Nous n'avons, toutefois, mentionné que les ouvrages dont les auteurs étaient contemporains de Napoléon et ceux qui l'avaient connu de près; "les témoins", si chers à Rambaud, et pour lui dignes de confiance.

III- La Topologie d'un champ de bataille

Le *Voyage en Autriche* de Gassicourt, *Napoléon et L'Autriche* de Carmignani, les *Mémoires de la guerre de 1809* de Pelet, les *Mémoires* de Marbot, de Lejeune et de Masséna, la *Campagne de 1809* de Renemont et celui de Napier, *Les Cavaliers de Napoléon* de Masson, *La guerre napoléonienne* de Camon, *Les Soldats de Napoléon* de Dubreton, *Les Cahiers du Capitaine Coignet*, le *Journal de marche d'un grenadier* de Pils, les *Souvenirs et Campagnes* de Parquin, les *Souvenirs des guerres napoléoniennes* de Chevalier, l'*Histoire du corps des pontonniers* de Caziot, *Les Maréchaux de Napoléon* de Chardigny – sont autant de récits et de documents dont la collecte longue et minutieuse d'informations et de témoignages a permis à Rambaud de créer un roman exemplaire d'un champ de bataille. La mise en récit topographique de celui-ci semble relever d'un processus tactique quasiment militaire.

En effet, les positions des deux armées sont évoquées dans leur double ancrage spatio-temporel. Basées sur l'île Lobau, les troupes françaises franchirent, à l'aube du 21 mai, le petit pont et s'établirent sur la rive gauche du Danube dans les villages d'Aspern et d'Essling. Le dos au fleuve, il s'agit d'opposer à l'ennemi une ligne continue d'un village à l'autre et barrer le terrain dégarni entre eux. A midi, l'armée autrichienne descendait les collines vers la plaine d'Essling, au pas, sur une ligne en arc de cercle.

Ces repérages cartographiques – latitude, longitude – inaugurent les premières scènes de la lutte franco-autrichienne. Elles sont indispensables à la description du champ de bataille, le positionnement des deux armées étant absolument nécessaire à la mise en récit des épisodes ultérieurs du combat.

Aussi l'auteur donne-t-il même un plan (p.107) dessiné par Napoléon, pour expliquer à Berthier la position des deux armées et les tactiques d'attaque qui surprendront l'ennemi.

« Les troupes autrichiennes divisées en trois énormes masses d'hommes disciplinés, enveloppaient le village depuis les marécages de la boucle du Danube jusqu'au milieu de la plaine du Marchfeld. Ça et là des régiments s'ouvraient pour que s'avancent des dizaines de canons attelés et de caissons avec leurs artilleurs assis au dessus. » (p.115)

Le maréchal Masséna donna l'ordre de déchaîner une ligne de feu qui ravagera les rangs autrichiens, les obligeant à se replier avant de se reformer pour un second assaut.

« Dans cet embrouillement de troupes, sur la droite [Lejeune] voyait l'infanterie de Hohenzollern et les cavaliers de Bellegarde se concentrer sur Essling sans y pénétrer. Sur l'autre aile, à Aspern qui flambait toujours, il voyait l'offensive redoutable du baron Hiller. Au milieu de ces deux places qui résistaient encore, il voyait aussi l'étendard vert bridé d'argent du maréchal Bessières, les cuirassiers d'Espagne immobiles, rangés en 17 escadrons prêts à l'attaque, et les chasseurs de Lasalle [...] Les troupes autrichiennes se déplaçaient maintenant vers les deux villages ; le centre s'en trouvait à chaque instant plus dégarni. » (p.132)

Ces repérages spatiaux précis sont prédéterminés par l'histoire de la bataille passée puis écrite. Ils émanent d'une forte imprégnation intertextuelle des ouvrages militaires lus par Rambaud. L'auteur parcourt ensuite les autres sections du champ de bataille :

« Repoussés d'Aspern par une furieuse attaque à la baïonnette menée par Molitor, [les Autrichiens] revenaient en nombre. » (p. 137)

De leur côté,

« [Les Français] forcèrent leurs chevaux pour fondre à revers sur les Uhlans qui accablaient les cavaliers de Bessières. Surpris, les Autrichiens tournèrent leurs lances à fanions vers les assaillants mais n'eurent pas le temps de manœuvrer leurs chevaux et reçurent la poussée de côté sans pouvoir charger. » (p.147)

Tous les endroits où se déroulent la bataille sont inscrits dans un réseau serré d'informations tactiques : descriptions des lieux géostratégiques naturels (l'île Lobau, les rives du Danube, les forêts, le fleuve, les bois, la plaine d'Essling, les clairières...) ou artificiels (les deux ponts qui relient les deux rives à l'île, le cimetière et l'église d'Aspern, le bivouac de l'empereur, les quartiers généraux...)

A cela s'ajoute l'analyse topologique des distances relatives :

« Le front [français] s'étirait d'un village à l'autre, en arc de cercle, pour s'adosser au Danube à ses deux extrémités. » (p. 225)

Les Autrichiens, eux, campent depuis des jours au Bisamberg face aux deux villages, " avec partout des postes de tir d'où ils bombardaient sans répit la plaine d'Aspern-Essling pour percer le centre de l'armée française " (p. 224). Ils espèrent submerger par leur nombre la division Boudet barricadée dans Essling ; et aidés par la cavalerie de Rosenberg cachée derrière le bois, ils pourront s'y introduire, couper les arrières français et prendre l'armée entière en tenaille. (pp. 227-228)

Cette proximité spatiale des deux puissances en lutte relève de la géostratégie, c'est-à-dire l'étude des relations de proximité ou d'éloignement spatial qui échelonnent en profondeur, emboîtent ou disjoignent les théâtres d'opérations.

Le lieu de croisement des deux armées – dans la 2^{ème} journée – fournit la conclusion naturelle de cette enquête géostratégique offrant ainsi une trajectographie bien détaillée :

« Une demi-heure était à peine passée que les uniformes blancs surgirent ' au bout de l'allée et dans les champs voisins ' (nous soulignons), et ils couraient, pliés en deux sous leurs sacs [...] en rangs serrés, nombreux [...] Les uhlands jetaient leurs lances pour saisir le sabre plus propice au corps à corps. La bataille se déplaçait 'dans le village'. » (nous soulignons, pp. 229-230)

Dans le tableau des mouvements des deux armées, Rambaud tient à compléter le relevé planimétrique : positions et mouvements horizontaux, notations du relief, les lignes de mire qui couvrent l'espace dans ses trois dimensions, les séquences de panoramas qui définissent les sites stratégiques.

« On distinguait les masses des fantassins qui manœuvraient en carrés sur la pente du talus [...] Les escadrons suivaient en seconde ligne, rangés au bas des vallons. » (p. 192)

Rimbaud était également soucieux de préciser le nombre des combattants et les formes du relief où :

« Quinze cents hommes s'établirent ainsi dans le grenier pour y supporter un siège [...] Une escouade de fantassins prit position alentour, dans les fossés herbeux, les plis du terrain, derrière les ormes. » (p. 229)

Le texte décrit plus loin la réorganisation des troupes pour éviter les entraves surgissant sur le terrain :

« En carré sous la mitraille, des dizaines de [grenadiers] avaient déjà basculé dans les blés [...] (Dorsenne) ramena ses hommes sur une seule ligne face à l'ennemi [...] Des chasseurs à pied et des fusiliers commandés par Lannes, se débandaient dans la plaine devant l'infanterie de Rosenberg. » (p.237)

Mais, pour Rimbaud, l'enquête topographique ne consiste pas seulement à repérer les lieux et les grandes composantes géophysiques qui organisent le paysage, elle contribue surtout à rendre le lecteur témoin oculaire de ce désastre épouvantable : la destruction du grand pont, le fracas des obus, les incendies, les corps démembrés, les carnages, les agonies, les tueries, les amputations et finalement la retraite de l'armée française vers l'île Lobau.

« Le rougeolement des incendies éclairait une horde de quatre cents blessés étalés sur des bottes de paille [...] Avec des scies de menuisier, le docteur Percy et ses assistants, en sueur, n'arrêtaient plus d'amputer des jambes et des bras. On n'entendait plus que des hurlements. » (p. 155)

Le théâtre des massacres devient de plus en plus sinistre :

« Un millier de voltigeurs se lancèrent contre l'église [...] Ils butaient sur les cadavres de la veille. A ce moment, une

troupe compacte surgit au devant des voltigeurs pour les embrocher [...] On pataugeait dans les boyaux, on tuait, on se déchirait avec les ongles et les dents. » (p. 185)

La destruction du grand pont achève de dessiner l'ampleur du chaos :

« Le moulin transformé en brasier mobile approchait du grand pont [...] Il grandissait en se rapprochant [...] Lorsqu'il heurta les chaînes, les nacelles s'embrasaient, le pont trembla et ses deux morceaux dérivèrent. » (p. 202)

Et finalement la retraite de l'armée française :

« Des cavaliers rangés par quatre passèrent au pas entre les flambées de la place ; derrière eux défilaient en désordre des bataillons [...] L'armée quittait Essling [...] La plupart des maisons étaient détruites [...] Masséna réglait l'évacuation [...] Les hommes étaient déchirés, puants, sales, affamés [...] Le roulement des sabots de la cavalerie d'Oudinot résonnait sur les lattes du pont raccommodé, puis ensuite les débris de la division Saint-Hilaire, les voltigeurs de Molitor [...] Les chevaux d'attelage bavaient en traînant des gros canons brimbalés à chaque ornière [...] L'île se peuplait. Des milliers de soldats glissaient comme des ombres [...] Les blessés gémissaient sous de grandes bâches [...] Le général Dorsenne arrivait à la tête d'un bataillon de fantômes gris, roulés dans des manteaux lourds de pluie [...] A six heures du matin la bataille d'Essling venait de s'achever. Il y avait plus de quarante mille morts dans les champs. » (pp. 260 à 272)

Mais cet "espace agonistique"¹ (l'agon en grec veut dire combat) dont parle Lojkin ne se réduirait pas seulement au simple corps à corps dans un champ de bataille ou à la poursuite d'une même fin ou encore au conflit entre deux communautés auxquelles adhèrent les partisans des deux camps opposés, il construirait surtout des informations qui donnent l'impression de pouvoir visualiser ce dont il est question.

1) Stéphane Lojkin, *La Scène de roman*, Paris, Armand Colin, 2002.

Reuter l'appelle "l'effet de visibilité référentielle"¹ et Philippe Ortel le "cadre de référence"². Pour Ortel, le cadre de référence est le produit des modes de représentation de la réalité dans un roman où celui-ci participe avec ses propres moyens à la construction d'un monde visible fondé sur la notion photographique de représentation et sur celle d'informations.

Pour Reuter, cette visibilité donnerait non seulement une exposition si vive de l'objet qu'on a l'impression d'une image, mais elle donnerait aussi à *voir d'une certaine façon* (nous soulignons). Car la description n'est jamais neutre; elle témoigne toujours d'un certain point de vue, inscrit des valeurs, décrit le mode de vision du descripteur et participe de la crédibilisation et de la preuve. Elle est dotée ainsi d'une valeur évaluative considérable, ce "voir d'une certaine façon" dont parle Reuter.

Dans cette perspective, Maria Pagoni-Andréani définit la description comme,

« une opération de schématisation faite par le langage pour donner forme à des objets du discours de sorte que cette forme ait une signification pour le locuteur lui-même et son interlocuteur. »³

Andréani reprend donc ici la même idée de "fonction évaluative" de Reuter mais en termes d'interprétation et d'explication. Elle conclut que dans nos discours il n'y a pas d'objet sans sujet ou de descriptions qui ne devraient rien à l'interprétation. Car il n'y a pas a priori une réalité qu'on construit pour lui donner un sens particulier.

Dans cette optique, les descriptions de Rambaud seraient indissociables d'un regard interprétatif qui les guide et les rend utiles et pertinentes.

Par exemple, plutôt que de parler de la démence et l'inutilité de la guerre, Rambaud décrit les scènes de carnage et les déplacements des deux armées, reproduit les dialogues échangés entre Napoléon et ses généraux, verbalise les rêveries des soldats... Car il est conscient des faits empiriquement observables et descriptibles. Et si telles

1) Yves Reuter, *La Description*, ouvrage collectif, Presses Universitaires du Septentrion, 1998, p. 38.

2) Philippe Ortel, *La littérature à l'ère de la photographie, enquête sur une révolution invisible*, Nîmes, Editions Jacqueline Chambon, 2002, p.178 sq.

3) Maria Pagoni-Andréani, *De la description à l'explication : analyse d'un processus de construction des connaissances*, in *La Description*, op.cit., pp.107-108.

scènes sont retenues plutôt que telles autres scènes c'est bien, de la part du romancier, une affaire de choix et de constructivisme. Ces deux traits – choix et constructivisme – conduisent à une connaissance des faits qui ont réellement existé et à une appréhension d'événements qui se sont effectivement déroulés. Ce réel construit peut être ainsi empiriquement observé, vérifié et surtout évalué. Ces opérations d'observation, de vérification et d'évaluation ne sont pas uniquement effectuées par l'écrivain mais aussi par le lecteur. Le texte devient alors objet d'attention pour celui-ci qui opère un travail d'élaboration, de redéfinition, d'élucidation et de jugement du monde représenté.

Hamon l'appelle la tendance "verticale" et "décryptive" plutôt que descriptive du projet descriptif.¹ Le lecteur va ici du plus explicite (l'extension du référent comme les listes, les grilles, les savoirs, les nomenclatures...) au moins explicite (la compréhension) ; de la volonté d'aller sous et derrière le réel, à la recherche d'un sens et d'une vérité fondamentale.

« Ici, souligne Hamon, la Mathesis (le réel comme juxtaposition de savoirs particuliers) fait plutôt place à une Semiosis (une traduction, un déchiffrement, un décryptage du réel). » (p. 62)

On aboutira donc sans doute à des descriptions traversées d'un mouvement narratif plus net : les combinaisons de scénarios suivant des contraintes narratives (les micro-récits de chaque front), la cohérence globale (le texte doit être lisible et sans contradiction avec l'histoire connue par le lecteur), le constructivisme tactique à partir de sources documentaires (la ventilation d'informations factuelles pour élaborer les séquences descriptives).

L'espace rambauldien présente donc un dialogue entre littérature, histoire et géographie. Espace référentiel, il se situe à l'intersection de la géographie (lieu situé dans un pays, l'Autriche, conquis par une puissance étrangère, la France) et de l'histoire (époque datée – 1809 – ayant ses caractéristiques économiques, sociales, politiques...). Cet espace référentiel, investi par l'imaginaire de la création romanesque, fait également preuve d'une étonnante fidélité au factuel.

1) Philippe Hamon, *Du Descriptif*, Paris, Hachette, 1993.

La description de cet espace relève ici de ce que Maya Coste-Boutaghou appelle un "discours certifiant",¹ celui d'un réseau multiforme de topoï structuré par des panoramas, des sites des sections du champ de bataille et des déplacements des troupes. Ce discours cherche, par là, à reconstituer le passé d'un événement historique.

L'espace rambauldien fait donc étalage d'un énorme amas d'informations et de témoignages puisés dans des documents et des archives instrumentalisés à des fins romanesques. La topographie du champ de bataille met en scène des processus militaires et tactiques où les repérages cartographiques et le double ancrage spatio-temporel sont corroborés par les descriptions des lieux géostratégiques naturels et artificiels et par l'analyse topographique des distances relatives sur les deux fronts.

Les grandes composantes géophysiques qui organisent le paysage contribuent surtout à rendre visible l'ampleur de la catastrophe et les horreurs de la guerre.

Elles sont ainsi dotées d'une valeur évaluative qui permet, d'une part, à l'écrivain de donner un sens et une cohérence démonstrative aux événements et invite, d'autre part, le lecteur à un travail d'interprétation, d'évaluation et de vérification du monde représenté.

Conclusion

La Bataille est un roman qui se fait l'écho des guerres modernes dont les origines remontent à la création des grandes armées de masse par Napoléon.

L'atmosphère du roman convoque effectivement le paysage des guerres d'aujourd'hui : le massacre des peuples, les guerres civiles à base ethnique ou religieuse, la prolifération des armes classiques, nucléaires, biologiques et chimiques, les millions de morts, de blessés et de réfugiés, la destruction des villes...

Aussi les vingt dernières années ont-elles vu se déclencher les guerres du Golfe, des pays baltes, de Yougoslavie, de Moldavie, de Tchétchénie, du Congo, des Balkans, de l'Intifada, de l'Afghanistan, de l'Iraq et de Gaza.

Les causes de ces conflits récents sont, en effet, multiples et complexes : avantages géopolitiques, protection des biens essentiels

1) Maya Coste-Boutaghou, *L'espace du roman historique et son double*, dans *Littérature et Espaces*, ouvrage collectif, Actes du XXXe Congrès de la Société Française de Littérature Générale et Comparée - SFLGC- Limoges, 20-22 septembre 2001, Presses Universitaires de Limoges, 2001.

(pétrole, terre...), expansion territoriale, accroissement du pouvoir en place, problèmes démographiques, dégradation économique, réponse à une menace, invasion directe du territoire...

Il est donc possible d'affirmer aujourd'hui que la guerre comme vecteur de violence destructrice et dominatrice, peut être considérée comme une composante universelle de la vie de l'homme.

Depuis les luttes préhistoriques jusqu'aux futurs techno-combats de demain, en passant par les guerres asymétriques d'aujourd'hui, la guerre a été de tout temps différente dans ses manifestations et objectifs mais semblable dans ses tristes conséquences.

A cet égard, les guerres napoléoniennes qui inaugurent l'ère des guerres occidentales modernes ont privilégié les combats meurtriers pour anéantir l'autre mais aussi pour le dominer politiquement et culturellement. Napoléon a voulu, en fait, créer un grand empire français qui unirait sous son règne l'Europe entière.

Mais les pertes étaient énormes. Quatre millions de militaires et de civils avaient trouvé la mort. Les graves crises économiques étaient dues au blocus continental mis en place par Napoléon en 1806 où il s'agissait de fermer à l'Angleterre les marchés d'Europe. Les peuples souffraient, les alliés et les vaincus étouffaient d'être soumis à des exigences aussi despotiques qui ruinaient leur commerce et les réduisaient à la misère. Les villes et les paysages naturels étaient détruits. Les peuples étaient moralement traumatisés.

Pareillement, les guerres modernes ont des effets aussi graves et des cicatrices plus durables. Elles sont les plus meurtrières de l'histoire de l'humanité. Aussi la Première Guerre compte-t-elle huit millions de morts et la Seconde vingt millions. Les autres guerres du XXème siècle, depuis la guerre russo-japonaise en 1904-05 jusqu'à la guerre des Balkans de 1991 à 1999, comptent sept millions et sept cents mille morts.

Par ailleurs, les guerres dans la dernière décennie ont eu également des effets catastrophiques : le nombre des morts est incroyablement élevé surtout parmi les non-combattants et évalué à des millions de victimes, les blessures invalidantes, comme celles qui entraînent l'amputation et dont le nombre excède celui des morts, la destruction des infrastructures industrielles et sociales dans les pays belligérants.

Il faut surtout tenir compte des millions de réfugiés qui fuient les conflits dans les points chauds de la planète, l'implication des enfants et des femmes dans les luttes armées et le nettoyage ethnique qui ont eu des impacts dévastateurs sur les populations.

Notons également la pauvreté qui s'accroît dans les pays pauvres anéantissant toute chance de relèvement du niveau de vie des citoyens, la faim exacerbée par l'impossibilité de semer ou de récolter ou par la destruction délibérée de l'environnement comme stratégie militaire, les maladies qui se propagent en raison des mauvaises conditions dans lesquelles survivent ceux qui sont chassés de leurs foyers, enfin les mines terrestres qui font environ 15000 victimes par an. Mais la liste est longue et pénible.

Ce paysage sinistre des guerres modernes est convoqué d'emblée par *La Bataille* où Rambaud avait si atrocement ressuscité les boucheries et les ravages de la Grande Armée de Napoléon. Le roman serait, à cet égard, un cri d'indignation, de révolte et de refus de la machine infernale de la guerre.

Bibliographie

I- Œuvres de Patrick Rambaud

- *La Saignée*, Paris, Belfond, 1970.
- *Comme des rats*, Paris, Grasset, 1980.
- *Fric-frac*, Paris, Grasset, 1984.
- *La Mort d'un ministre*, Paris, Grasset, 1985.
- *Comment se tuer sans avoir l'air*, Paris, La Table Ronde, 1987.
- *Virginie Q.*, Paris, Balland, 1988 (Prix de l'Insolent).
- *Bernard Pivot reçoit...*, Paris, Balland, 1989.
- *Le dernier voyage de San Marco*, Paris, Balland, 1990.
- *Ubu président ou l'Imposteur*, Paris, Bourin, 1990.
- *Les Mirobolantes Aventures de Fregoli*, Paris, Bourin, 1991.
- *Le Gros Secret : mémoires du labrador de François Mitterrand*, Paris, Calmann-Lévy, 1996.
- *Mururoa mon amour*, Paris, Lattès, 1996.
- *La Bataille*, Paris, Grasset, 1997 (Prix Goncourt et Prix de l'Académie française).
- *Les Aventures de mai*, Paris, Grasset, 1998.
- *Il neigeait*, Paris, Grasset, 1999.
- *L'Absent*, Paris, Grasset, 2003.
- *Le Sacre de Napoléon – 2 décembre 1804*, Paris, Michel Lafon, 2004.
- *L'Idiot du village*, Paris, Grasset, 2005.
- *Le Chat botté*, Paris, Grasset, 2006.
- *La Grammaire en s'amusant*, Paris, Grasset, 2007.
- *Chronique du règne de Nicolas Ier*, Paris, Grasset, 2008.

Avec Michel-Antoine Burnier

- *Les Aventures Communautaires de Wao-Le-Laid*, Paris, Belfond, 1973.
- *Les Complots de la liberté*, Paris, Grasset, 1976 (Prix Alexandre Dumas).
- *Parodies*, Paris, Balland, 1977.
- *1848*, Paris, Grasset, 1977 (Prix Lamartine).
- *Le Roland Barthes sans peine*, Paris, Balland, 1978.
- *La Farce des choses et autres parodies*, Paris, Balland, 1982.
- *Le journalisme sans peine*, Paris, Plon, 1997.

Avec Jean-Marie Stoerkel

- *Frontière suisse*, Paris, Orban, 1986.

Avec Bernard Haller

- *Le visage parle*, Paris, Balland, 1988.

Avec Francis Szpiner

- *Les Carnets secrets d'Elena Ceaucescu*, Paris, Flammarion, 1990.

Avec André Balland

- *Oraisons funèbres de dignitaires politiques qui ont fait leur temps et feignent de l'ignorer*, Paris, Lattès, 1996.

II- Ouvrages Généraux

- Aristote, *Poétique*, Paris, Le Livre de Poche, 1990, traduction de Michel Magnien.
- Claudie Bernard, *Le Passé recomposé, le roman historique français du XIXe siècle*, Paris, Hachette, 1996.
- André Castelot, *Napoléon Bonaparte*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1984.
- Philippe Hamon, *Du Descriptif*, Paris, Hachette, 1993.
- Annie Jourdan, *Mythes et Légendes de Napoléon*, Paris, Editions Privat, 2004.
- Stéphane Lojkine, *La Scène de roman*, Paris, Armand Colin, 2002.
- Georges Lukacs, *Le Roman historique*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1965, traduit par Robert Saille.
- Philippe Ortel, *La littérature à l'ère de la photographie, enquête sur une révolution invisible*, Nîmes, Editions Jacqueline Chambon, 2002.
- Yves Reuter, *La Description*, ouvrage collectif, Presses Universitaires du Septentrion, 1998.
- Paul Ricœur, *Temps et Récit III, le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985.
- *Littérature et Espaces*, ouvrage collectif, Actes du XXXe Congrès de la Société Française de Littérature Générale et

Comparée, SFLGC- Limoges, 20-22 septembre 2001, Presses Universitaires de Limoges, 2001.

III- Sites Internet

1. recherche.livre.fnac.com/n372/Roman-et-Nouvelle/Romans-de-guerre/première-guerre-mondiale
2. recherche.livre.fnac.com/n372/Roman-et-Nouvelle/Romans-de-guerre/deuxième-guerre-mondiale
3. cgi.ebay.fr/
4. www.amazon.fr/Cesar-Imperator-Max-Gallo
5. http://fr.wikipedia.org/wiki/Patrick_Rimbaud
6. [www.lefigaro.fr/rambaud-et-ben-jelloun-nouveaux-visages du-goncourt.php](http://www.lefigaro.fr/rambaud-et-ben-jelloun-nouveaux-visages-du-goncourt.php)
7. www.lire.fr/entretien (septembre 2003)
8. http://books.google.com/eg/books?id=HXoYAAAAYAAJ&pg=RA1-PA101&lpg=RA1-PA101&dq=cadet+de+gassicourt-voyage+en+autriche&source=bl&ots=AahjYHxS03&sig=92Uvfgsvx6ofcyMH3umHtaNstMI&hl=en&ei=-HhkS7eKBdqjAfCxDpDoBw&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=9&ved=0CCoQ6AEwCA#v=onepage&q=&f=false
9. www.unilim.fr/theses/2005/droit/2005limo0505/perrot_x.pdf
10. http://books.google.com/eg/books?id=NGgPAAAAQAAJ&printsec=frontcover&dq=henri+martin,+histoire+de+france+populaire&source=bl&ots=lquUjRnZDR&sig=aar5FvoWkJ6apyW0_INXk1YEjgU&hl=en&ei=CndkS-GMuojAeRvuToBw&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=4&ved=0CBQQ6AEwAzgU#v=onepage&q=&f=false
11. http://books.google.com/eg/books?id=QKsWAAAAQAAJ&printsec=frontcover&dq=Jean-Jacques+Germain+Pelet,+Memoires+de+la+gerre+de+1809&source=bl&ots=7sXu4IThNs&sig=lJ7Ebx5Ck7bdPoyx_PaNUeFwLQE&hl=en&ei=IoVks7e3A8uojAePvuToBw&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=1&ved=0CAkQ6AEwAA#v=onepage&q=&f=false
12. http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Stendhal_-_Vie_de_Napol%C3%A9on.djvu